

lui tout tremble, tout fuit, tout tombe. Son bras vole comme l'éclair, frappe comme la foudre.

Un instant Alléwémi s'était efforcé de rallier ses troupes ; mais apercevant l'auteur de ce désordre, il rougit de lui devoir sa première défaite et marche droit à lui. A sa vue, Oskouï pousse un cri formidable qui retentit au-dessus des bataillons comme un bruit de tonnerre. Il avait sous ses yeux, son plus mortel ennemi, l'homme qui lui avait ravi ses enfants, l'infâme qui lui avait fait tuer son fils. Sa poitrine se gonfle de colère comme pour éclater. Ses lèvres s'agitent frémissantes et se couvrent d'une sorte d'écume blanchâtre. Il grince des dents comme le jaguar en face d'un serpent, puis, d'un seul bond, terrible, formidable, effrayant, il tombe devant son ennemi en poussant un nouveau rugissement de rage. Egalement redoutables tous deux, tous deux n'ont plus d'autres armes que leurs sanglants tomahawks. Les jambes en arrêt, la poitrine en avant, le bras levé, un instant ils se mesurent des yeux avec une horrible contraction de haine. Jamais avant eux, jamais depuis, deux hommes condamnés à la mort, ne se lancèrent deux plus terribles regards.

— Ta femme est morte, le sais-tu ? dit Alléwémi avec un sourire d'atroce ironie.

— Où ?

— C'est moi qui l'avais faite prisonnière. La misère l'a dévorée à Toronto, je me vengeais comme quand je t'ai fait tuer ton fils.

— Puisse le grand esprit te plonger dans le lac de feu pour y souffrir éternellement, comme ce tomahawk va te plonger dans la mort.

Et il en frappa un coup terrible ; mais sa hache rencontra la hache d'Alléwémi et toutes deux firent entendre un son formidable. Alors commença un de ces combats qu'aucune plume ne saurait décrire, que nul pinceau ne saurait peindre. Leurs bras se tordent comme des serpents, leurs haches se heurtent comme la foudre heurtant la foudre. Ils bondissent l'un autour de l'autre avec l'agilité des lions acharnés à s'entre déchirer. Ils cherchent à se surprendre, se courbent, se redressent, offrent leur flanc à droite, frappent à gauche en évitant le coup mortel. Leurs yeux roulent dans leurs orbites sanglants comme des charbons de feu.

De leurs poitrines essoufflées sort une haleine courte, saccadée, grondante. La sueur coule de leur front et de tous leurs membres, pour se mêler, comme un poison à leurs blessures. C'est un spectacle merveilleux et terrible tout ensemble. Les deux armées de sauvages demeurent immobiles à contempler cette lutte qui doit décider du sort de la bataille. Tout à coup, dans un suprême